

CONTES ARIÉGEAIS

I

LES DEUX BOSSUS ET L'ENCHANTERESSE DE L'ANTRE DE BOURRUT

commune de Loubières (Ariège)



On dit que les bossus ont eu toujours beaucoup d'esprit, ce qui ne leur profite pas quelquefois à tous, parce que plus l'aiguille est effilée, plus tôt elle s'épointe.

Une fois, deux individus d'Aygués-Juntas, deux chasseurs bossus tous deux, — pendant que, le soir, après souper, les enfants s'amusaient à cache-cache, — s'imaginèrent de s'en venir faire le lendemain une partie de chasse du côté de Loubières, et depuis là, d'aller donner un coup de nez à la foire de Varilhes. — Eh! dis-donc, qu'en penses-tu, Marguerite? dit l'un d'eux à sa femme. — Eh! tout de même, mais vous serez bien fatigués. — Bah! — Ce qui fut dit fut fait. Ils emportent une pleine gibecière de provisions, sans oublier la gourde remplie de *piquette*, et ils partent dès la veille en chassant. Quand ils furent près de S^t-Nicoulau, le plus leste voulut se diriger à travers bois du côté de Bourrut, et l'autre voulut suivre le chemin. — Et maintenant, où nous trouverons-nous? se demandèrent-ils. — Ecoute, dit celui qui passait par dessus, moi j'ai bien envie de tout fureter. Mon cher, je veux en profiter. La nuit est capable de me surprendre dans les bois. Si nous ne nous revoyons pas aujourd'hui, nous nous reverrons demain, s'il plaît à Dieu, à la foire de Varilhes. — C'est entendu. Celui qui était passé par Bourrut s'égara. Il était tard, les bergers avaient rentré leurs troupeaux, personne au monde pour lui enseigner son chemin. A force de chercher, il découvrit *la grotte*. Il y entra. — « Oh! que c'est beau! oh! que c'est beau! » s'écria-t-il en entrant et en joignant les mains, en signe d'admiration. Il paraît qu'en effet la chambre était illuminée. La mousse s'était changée en or et ce tapis brillait tellement que les yeux, en le regardant en étaient éblouis. Les lustres d'argent se touchaient comme des grappes de raisin à une treille. Une musique céleste répandait des flots d'harmonie de toute part. Mais ce qui pour le chasseur,

exténué, était préférable à tout cela, c'était la table mise comme une table royale. Les assiettes, remplies de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, étaient entourées de bouteilles d'un vin délicieux. Dessert, tabac, café, liqueurs, n'en parlons pas. Tout était à sa disposition. Il s'assit et se mit en devoir de faire honneur à tous ces plats. Il mangea et il but. Or, voilà que, tout en mangeant, il s'aperçut qu'une quille d'or descendait de la cheminée. — Ah ! par exemple, dit-il, ceci va bien. Qu'il en descende encore davantage, et tu pourras jouer aux quilles ! » A peine avait-il achevé de parler qu'il en descend une seconde, puis bientôt après une troisième, puis une quatrième et ainsi de suite jusqu'à la boule. Et au fur et à mesure qu'il les voyait descendre, il sautait de joie, faisait claquer les mains et s'écriait : « Bravo ! Ça va ! très bien ! » Lorsque tout fut descendu : « Maintenant, il ne te manquerait plus qu'un camarade ! » Il se retourne, et il voit que tout cela s'ajustait ensemble. Ce qu'il avait pris pour des quilles d'or, c'étaient les jambes, les bras, le corps et la tête d'une enchanteresse. Cette enchanteresse se mit à danser et à chanter comme un orgue : *Lundi, mardi, lundi, mardi*. Et, sans que le chasseur s'en aperçoive, et sans qu'il ressente quoi que ce soit, d'un coup de main mystérieux, elle lui arrache la bosse et la pose sur le chambranle de la cheminée. La soirée se passa comme je viens de le dire, et, le lendemain matin, à son lever, jugez de l'étonnement du voyageur de se voir sans bosse dans toutes les glaces de la chambre ! C'est alors qu'il se tourna et se retourna !... Il avait beau se mirer, il n'y avait pas plus de bosse sur le dos que sur la main. Il voulait, avant de partir, remercier l'enchanteresse, mais *Passelégère* s'était cachée au fond de l'ancre et il n'y avait pas moyen de la faire sortir.

Il s'en va à la foire de Varilhes. La première personne qu'il rencontra fut son camarade. — Mais, mon cher, je ne te reconnaissais pas, lui dit ce dernier, il me semblait que tu avais comme moi une bosse, et je ne te la vois plus ! Mais, ... tu n'es plus le même ! Ton dos est plat comme un fer à lisser ! Eh ! comment as-tu fait pour t'en défaire ? — Ah ! mon pauvre ami, si tu avais été avec moi, hier soir, tu aurais tenu plaisir ! Allons boire chopine chez Ville, et je te le raconterai. » Ils y vont ; et il lui raconte tout ce qu'il lui était arrivé. — Mon cher, il te faut y aller, toi aussi, qu'est-ce que tu risques ? et tu verras qu'il t'arrivera la même chose. — Tu le crois ? — Oui. — Eh bien, j'irai. » Il tardait au bossu de s'en retourner de la foire pour y aller. Ils repartent au plus tôt, et, par le chemin, le bossu ne savait plus parler que de cela.

Arrivés à Maillac, le bossu monta par le pâtis dit le *Répast*, et

l'autre suivit le chemin du couchant. — Monte toujours droit à ce chêne, là-bas, lui dit-il, et si tu t'égaras, moi, dans le fond, ici, je te l'indiquerai. » Le bossu pressait tellement le pas qu'il ne regardait plus le sentier qu'il parcourait et qu'il trébuchait à chaque instant au point de se casser le nez ; aussi fut-il assez heureux pour aller tomber juste devant la grotte. Il y entra. Il lui arriva absolument la même chose qu'à son compagnon de chasse. Seulement, lorsque l'enchanteresse Passelégère dansait et disait : *Lundi, mardi*, lui se faisait cette réflexion intime : « Maintenant, ça va, à coup sûr, tu t'en retourneras, ce soir, sans bosse. » Il était si content qu'il dit : *Lundi, mardi, mercredi*. — Malheur ! Passelégère ne dit pas : *mercredi* ; et au moment où lui le disait, pour le punir de sa témérité et de sa présomption, elle prend la bosse qui se trouvait sur la cheminée et la lui applique fortement sur l'estomac, et alors, au lieu d'une, il en eut deux, une devant et l'autre derrière !... — Satrobleure, pensa-t-il, tu as bien gagné à venir par ici !... Il eut beau s'excuser, Passelégère fut inexorable. Celui qui était au fond du *Routis* regardait toujours s'il le voyait sortir. Ne le voyant pas venir et la nuit approchant, il alla se réfugier chez Granil, au Col-del-Fach. — Dites-moi, lui dit-il en entrant, voulez-vous me donner l'hospitalité pour ce soir ? — Mais, oui ; seulement, nous n'avons pas de pain à vous donner, nous n'avons que quelques fèves, encore nous les vole-t-on. — Ça n'y fait rien ; quand on a bien faim, tout est bon. » Ils se mirent à table et ils n'eurent, en effet, pour tout régal que quelques fèves, encore étaient-elles mal cuites. Après souper : « Il faut aller voir les fèves, puisqu'on nous les vole pendant la nuit, dit le métayer. — Donnez-moi un fusil, j'y vais moi aussi, dit le chasseur qui avait laissé la bosse à Bourrut. — Oh ! s'ils entendent des coups de fusils, les voleurs s'en iront, dit Granil. » Aussitôt arrivés, le chasseur s'empara de *Bellot l'enchanteur*, le conduisit au Col-del-Fach, et là on le retint toute la nuit. Pendant qu'ils faisaient la causette, au coin du feu, les pieds sur les chenets, le bossu survient à l'improviste et se met à raconter l'aventure de la seconde bosse. On ne lui en fit pas compliment. Il était tellement laid, qu'il aurait fait peur aux pies, au diable même, on aurait dit une barrique. Enfin, le lendemain de très bonne heure, on fit cuire un peu de lait pour faire déjeuner le chasseur qui voulait partir. La femme de Bellot, qui était sorcière, alla devant la porte du Col-del-Fach et dit à l'oreille de l'enchanteur : « Bellot, quoi qu'on te dise, quoi qu'on te fasse, ne dis jamais à quoi te sert la graine de l'aune. — « Sois tranquille, je ne le dirai pas. » Sur ces entrefaites, le lait bouillant s'échappait. « La manne de Dieu

qui s'en va, » s'écriait Bellot. Tout le monde accourut pour empêcher le lait de s'en aller. Du temps, Bellot enfile l'escalier, et se sauve à toutes jambes, et court encore. Le chasseur et le bossu se retirèrent. Chacun prit son chemin, et moi je mis des souliers de bourre pour venir vous le raconter. (1)

II

LE MARIAGE DU FRELON ET DE LA GUÊPE (2)

Au beau temps où les bêtes parlaient, le frelon et la guêpe se marièrent. Ils n'étaient pas riches ; mais ils ne se crurent pas dispensés de faire la noce. Comment y parvenir ? Ils n'avaient absolument rien. Voilà pour eux la grande difficulté. Tandis qu'ils se préoccupaient ainsi de leur situation plus que précaire, le roitelet se présente avec un gros pain de deux onces sous l'aile. — Ah ! maintenant nous avons du pain ! se dirent-ils tout joyeux ; qui nous donnera du vin ? » Maître loriot vint à passer portant une outre sur le cou. — Ah ! maintenant, nous avons du vin ; il nous manque de la viande. » Aussitôt arrive le corbeau avec un gigot sous le bras. — Ah ! maintenant nous avons de la viande ; il nous faut la faire rôtir ; d'où tirerons-nous le feu ? » Voici le grillon, vieux charbonnier, chargé d'un peu de braise. — Ah ! maintenant nous avons du feu ; d'où sortirons-nous les danseurs ? » La puce s'élançe et fait quatre ou cinq sauts par terre ; le pou s'échappe du tamis, prend la puce par le bras, et le bal commence. — Le complément naturel de la danse est la musique, se dirent nos deux époux, où trouverons-nous des musiciens ? » Le rat vient au plus vite avec un tambour sous le bras. Malheureusement il fait trop de tapage ; le chat l'entend, le guette, l'attrape et le mange. La noce commencée par le comique finit par le tragique.

MARTIAL SÉRÉ.

1. Ce thème des Deux Bossus a été l'objet d'une intéressante étude dans le Bulletin du folk-lore wallon, t. II, p. 73-80.

2. Cf. des chansons sur un thème similaire, t. I, p. 3, t. II, p. 110, 152.

